

l'ouvrage du ciel, et non le résultat des progrès de l'entendement humain, il suffit de rappeler la guerre implacable que lui déclarèrent dès sa naissance les esprits les plus cultivés chez les Juifs et les Gentils. S'il n'eût été que le fruit, le couronnement du travail intellectuel accompli dans les âges précédents, il eût acquis dès l'origine les sympathies des savants qui auraient été les premiers à l'accueillir et à le répandre. Mais ils virent bien qu'au lieu d'être l'expression perfectionnée des systèmes en vogue, il renversait toutes les idées et leurs doctrines, de même qu'il contredisait tous les préjugés populaires. Aussi, irrités d'une pareille audace, firent-ils un pacte avec l'ignorance et la superstition pour courir sus à l'ennemi commun dont le triomphe menaçait d'amener la ruine de leurs utopies. Ils ne pardonnaient pas à un Juif obscur qui n'avait jamais fréquenté leurs écoles, d'avoir laissé fort loin derrière lui le Lycée et le Portique ; d'avoir, par ses leçons et ses exemples, inspiré l'amour d'une sagesse très-supérieure à tout ce qu'ils avaient rêvé ; d'avoir établi entre Dieu et l'homme des rapports de subordination et de tendresse qu'ils n'avaient pas même soupçonnés, et enfin, d'avoir résumé en quelques pages toute la science de la vie.

IV. Il n'est pas nécessaire, d'ailleurs, de s'arrêter longtemps à l'étude des philosophes de l'antiquité pour conclure que leur influence fut en général dirigée au profit des mauvais instincts, et qu'elle fut plutôt un obstacle à la régénération universelle que le Christianisme devait entreprendre.

Au lieu de travailler, dans la mesure de leur pouvoir, à soustraire les masses à cet état d'abjection où elles étaient arrivées graduellement sous l'action combinée de cultes corrupteurs et de gouvernements corrompus, ils s'étaient joints aux exploiters qui trouvèrent en eux, tant qu'ils le voulurent, des apologistes et des complices. Sans principes fixes, sans opinions arrêtées sur les problèmes les plus graves de la destinée humaine, ils sacrifièrent tout au plaisir suprême de disputer et de soulever de rares applaudissements autour de leur nom. La Grèce, qu'ils avaient séduite, s'endormit au bruit de leurs débats, et se réveilla sans force ni courage dans les bras des Romains. Rome les bannit, mais trop tard pour sa gloire : car déjà ils avaient eu le temps de lui inoculer le poison de l'athéisme et d'une corruption effrénée. Ils y revinrent ensuite guerroyer contre les Docteurs de l'Eglise en faveur de ces dieux qu'ils livraient naguère au mépris et au ridicule. Cette seconde campagne devait être et fut effectivement beaucoup moins heureuse que la première. Cependant, ils ne se tinrent pas pour battus ; et ils méditaient de nouvelles perfidies, rajeunissaient de vieux sophismes quand tout à coup, derrière les sophistes, appa-